



6^{me} Année

Mars 1910

N° 3

LE
Message Paroissial
DE PLAINPALAIS

Organe mensuel

Redaction et Administration : M. L. VALLETTE, 14, Boulevard de la Tour



AVIS

En raison des cérémonies du Vendredi-Saint et de Pâques, il paraîtra un **numéro spécial** de Pâques vers le 15 mars.

Au commencement.

Au commencement, Dieu...
Genèse I, 1.

NOTRE regard se porte volontiers en avant. Dans une circonstance quelconque, il nous paraît moins nécessaire de remonter aux commencements, d'épiloguer sur les causes, de chercher les pourquoi et les comment, que de regarder aux résultats, aux conséquences, aux décisions à prendre, aux bénéfices à tirer : un acte est-il bon ou mauvais ? Un événement est-il heureux ou malheureux ? Pour le savoir, regardons la fin : c'est au fruit qu'on reconnaît l'arbre.

Cette portée du regard en avant a quelque chose d'énergique. Ce souci des suites, des conséquences, du parti à tirer, du bien à faire est éminemment réfléchi, pratique, utilitaire et moral. Il est infiniment préférable à l'agitation impulsive, qui suit simplement la sollicitation des événements, qui va comme l'humeur du moment la pousse, qui subit les épreuves et accepte les joies, riant et pleurant tour à tour, imprévoyante et impuissante.

Cette façon morale d'envisager la vie a cependant son impuissance, dont tous ne sont pas loin de s'apercevoir : une impuissance à éclairer avec certitude la vie, la conduite à suivre et la valeur des actes. Si elle fait voir facilement les petits devoirs prochains, si elle explique quelques épreuves, elle reste muette devant les grands malheurs et n'indique pas l'orientation à donner à une vie. Elle ne donne pas une vue d'ensemble, ni une certitude parfaite d'allure.

Il est moral de regarder au but, afin de ne pas le manquer. Or quel est le but de notre vie ? Où allons-nous, à travers les événements et les obligations ? Pourquoi faut-il vivre, et le plus souvent vivre en peinant ? Pourquoi lutter contre les tentations ? — Pour atteindre le Bien ?... mais où est-il ! Pour arriver

au bonheur ?... mais est-il sûrement là ! Pour être juste, parfait ?... mais en quoi consiste la perfection, puis à quoi cela sert-il ? Pour assurer, sinon notre bonheur, du moins celui de l'humanité ?... Ici, nous sommes en plein brouillard. — Non, la morale, qui regarde au but, qui s'occupe du résultat, ne suffit ni à fixer un but, ni à y pousser irrésistiblement, ni même à faire comprendre, supporter, respecter la vie.

Si nous voulons avoir une raison péremptoire de vivre, de bien vivre, de lutter, de travailler, et même de souffrir, il nous faut la chercher à l'origine de la vie, à ce qui en a été le principe ; il nous faut retourner *au commencement*.

* * *

Au commencement, Dieu...

Qu'y a-t-il, au commencement du monde ? — Le chaos, le désordre, la matière, la nuit ? Non : Dieu. Dieu qui a voulu créer, et qui chaque jour crée encore, jusqu'à ce que l'esprit surgisse dans la création, puis règne sur elle. Comprenez-vous, maintenant ? Au commencement de mon existence ? — Un acte animal, le hasard, la misère ou l'ivresse ? Non : Dieu, Dieu qui m'a voulu et qui me veut, vivant et croissant à sa ressemblance. Maintenant je sais.

Au commencement de mon travail, qu'y a-t-il ? — Une punition, ou la crainte de la misère, ou l'ambition ? Non : Dieu ; Dieu qui m'a voulu associer à son travail, m'honorer de sa confiance. Maintenant j'aime mon labeur.

Au commencement de mes revers ? — Malechance, accident, méchanceté, injustice ? Non : Dieu. Dieu qui me veut quelque chose par là. Quoi ? Je chercherai jusqu'à ce que je voie, et j'entrevois qu'il veut le don de mon cœur.

Au commencement de mon salut ? — Dégoût, crainte du châtement, recherche d'un bonheur plus sûr ? Non : Dieu. Dieu qui m'aime, et qui m'appelle. Maintenant, je réponds parce que je vois.

* * *

Au commencement de tout, il y a Dieu, avec toute sa sagesse, son amour et sa puissance. Ainsi tout s'éclaire. J'accepte la vie et tout ce qu'elle m'impose, non plus « parce qu'il n'y a pas moyen de faire autrement » ou que je vois que cela peut avoir de bonnes conséquences, mais parce que Dieu est au commencement, et qu'il dirige le mouvement. Je veux réaliser

que le devoir pressant est de défendre les enfants contre la contagion du crime et de l'immoralité.

Il y a des journaux illustrés et des almanachs qui ont si évidemment pour seul but de fournir un aliment aux basses passions, qu'on ne comprend pas que depuis longtemps ils n'aient pas été tout simplement supprimés. C'est le seul traitement qu'ils méritent. La loi récemment votée par le Grand Conseil, si elle était appliquée, les ferait disparaître pour toujours. On se demande pourquoi cette mesure de salubrité publique n'a pas encore été prise. Ces publications ne sont pas de chez nous. Il faut les arrêter à la frontière, et, quand elles l'ont passée, les jeter au Rhône, avec les fruits gâtés qui donnent le choléra... ou plutôt non, il ne faut pas les jeter au Rhône, il y aurait des gens pour les repêcher, il faut les jeter au feu!

Mais la question se complique dès qu'il s'agit de romans qui ont une valeur littéraire et philosophique, tout en contenant des descriptions, des intrigues, des illustrations peut-être, dont la lecture et la vue risquent de jeter le trouble dans une âme d'enfant. Il faut que ces publications, si on ne peut les interdire, soient réservées aux adultes; que tout marchand ou libraire convaincu d'en avoir vendu à des enfants soit sévèrement puni; que les titres ou les images trop suggestifs ne soient pas offerts à la vue de tous.

Nous avons besoin d'un réveil général des consciences sur ce point. Parents qui aimez vos enfants, commerçants qui avez, en même temps que le souci légitime de vos intérêts, celui de la dignité et de la prospérité morale de la patrie, maîtres, maîtresses, régents et régentes, qui sentez votre responsabilité à l'égard des enfants que les parents vous confient, tous, levez-vous et dites à haute voix: assez! assez de littérature de bas étage! assez de saletés et de crimes! pitié pour la jeunesse qu'intoxiquent ces lectures! Changeons d'air!

Il faut faire un triage.

Autant les charmants récits de Conan Doyle, les amusantes, instructives et captivantes aventures de Sherlock Holmes constituent de saines et recommandables lectures, autant les imitations qu'on en a faites, les Nick Carter, les Pat Nickerton (je crois bien que j'écorche un peu leurs noms) etc., par leur grossièreté et l'abus des descriptions du monde des escarpes, sont dangereuses. Et si Félimore Cooper, Gustave Aymard et Mayne Reid nous ont fait passer de bons moments quand nous étions jeunes, Buffalo Bill et ses semblables me semblent en faire passer de beaucoup moins bons à nos enfants.

A l'œuvre! Merci à notre excellent corps enseignant des écoles primaires et secondaires qui a compris le danger et qui lui fait front avec courage. Merci à la Société contre la littérature immorale qui a organisé l'imposante manifestation de la Salle de la Réformation. A l'œuvre! Une bonne loi existe: Qu'on l'applique sans faiblir!

Un père de famille.



Une seule assiette!

Lorsque j'étais étudiant à Marbourg, dans la Hesse, je me rendis, un jour, avec un ami à la campagne, pour faire visite à un pasteur que nous avions remplacé un dimanche. Quelle ne fut pas notre surprise à notre arrivée, en voyant que tout le village était en liesse à l'occasion d'un grand mariage! Si nous l'avions su! Mais une fois là, impossible de rebrousser chemin. Nous eûmes le sort de ceux que, comme le dit la parabole, on allait chercher sur les chemins et le long des haies: on nous contraignit d'entrer. Nous acceptâmes volontiers l'invitation, et c'est ainsi que nous avons assisté à une fête de

noces campagnardes, plus belle pour nous, sans contredit, que toutes celles que nous ayons pu lire dans les livres.

Et pourquoi, cher lecteur, vous rappelé-je ce souvenir? C'est tout simplement pour vous parler d'une intéressante coutume qui peut exister ailleurs et que j'ai rencontrée là pour la première fois. La voici en deux mots:

Pendant tout le repas, — et je vous prie de croire qu'il dura longtemps — les deux époux en étaient réduits à n'avoir, entre eux, qu'une assiette, une cuillère, une fourchette et un couteau.

Vous hochez la tête, et vous dites en vous-mêmes: les pauvres gens! Oui, nous le pensions aussi. Mais une explication nous fut bientôt donnée et nous comprîmes bien vite le sens profond de cet usage.

Mari et femme sont appelés, dans la vie, à avoir tout en commun; c'est là la vraie joie du foyer. Mais cette joie ne se crée pas toute seule; il faut la vouloir, il faut la préparer et l'assurer par l'affabilité et le support réciproques. Or ces vertus doivent être apprises; voilà pourquoi il importe d'en réaliser l'application dès le jour des noces, voilà pourquoi, ce jour-là, il n'y avait pour les deux époux qu'une assiette.

C'est bien. Mais cet usage qui concerne les jeunes époux hessois et qui a son mot à dire à tous les époux, me semble aussi avoir un sens plus large et plus profond. A mon avis tous les hommes, et les chrétiens en particulier, doivent en tirer instruction.

Il n'y a pas mal de gens — et c'est là le symptôme d'une triste conception de la vie — qui pensent que tout est bien quand le bon Dieu a bien rempli leur assiette, et que l'important pour eux est de la vider au plus vite, avant qu'un autre vienne y planter sa cuillère. — Vraiment on dirait que le bon Dieu a ses petites préférences, et qu'il n'est là que pour Monsieur X, Madame Y, que pour Jean et sa Lise. Et l'on oublie tout simplement que les autres veulent et doivent aussi avoir leur part, et que la vraie manière de jouir de la vie, c'est en fin de compte de faire de la joie des autres sa joie. Sans doute ce rapprochement, cette mise en commun de la vie ont leurs difficultés. L'homme n'est pas un mollusque qu'on puisse facilement et d'un coup de pouce, tourner et retourner comme l'on veut. Il a ses arêtes et ses piquants. De là des frottements pénibles, de là la concurrence; ce qui veut dire que chacun songe avant tout à remplir son assiette et le plus possible. Ah! ce n'est pas chose si facile que « des frères vivent unis ensemble ». Et si Jean et sa Lise n'ont qu'une assiette le jour de leur noce, ils s'apercevront bientôt qu'ils sont à un commencement, et que les stations de la route à suivre se nomment: la loyauté, le sérieux, l'obéissance, la fidélité, le renoncement, le sacrifice. Qu'ils aient conscience de cela, et ils comprendront qu'ils ne sont pas sur la terre pour eux seuls, mais que pour vivre fraternellement avec son prochain, il y a quelque chose à combattre et à vaincre en l'homme.

Et les chrétiens? La fameuse assiette du village hessois a aussi son mot à leur dire. Qu'est-ce donc qu'un chrétien, sinon un homme qui reconnaît humblement que tout ce qu'il est et tout ce qu'il a est un don de Dieu, et que ce don, par conséquent, n'est pas pour lui tout seul? Ce n'est pas pour la forme que Jésus a parlé d'un royaume de Dieu. Et voici que le mauvais esprit de concurrence a pénétré dans le monde chrétien! Voici que chacun veut avoir son assiette particulière, se confinant dans son église particulière, dans sa tendance particulière, cherchant à y jouir des biens spéciaux qui lui sont assurés! Ah! certes, il ne nous plaît guère d'entendre parler du Christ autrement que nous n'en parlons nous-mêmes. Mais pourquoi? C'est qu'il y a encore du vieil homme en nous. Il n'en demeure pas moins que l'amour de Dieu est pour tous le même, quelles que soient nos divergences de pensée et de conception. L'assiette commune, l'unité profonde est peut-être encore un beau rêve; mais, au moins, ayons cet idéal devant les yeux et dans le cœur. Si, à l'heure actuelle, nous sommes encore assis chacun devant son assiette à soi, renonçons à lancer des regards d'envie ou de mépris à droite ou à gauche, mais jouissons des biens que nous tenons de Dieu, en nous disant: Et pourtant nous ne formons qu'un peuple de frères! A vrai dire il ne s'agit pas ici de l'assiette commune des époux de la Hesse, ou de la seule marmite où nos vaillants ancêtres mangèrent ensemble la soupe au lait de Cappel; non, ce qui importe, c'est que les hommes, que les chrétiens, que nous autres, Suisses, nous aspirions à cette union fraternelle et que, sans arrière-pensée, avec autant de foi que d'énergie, nous travaillions à la réaliser.

K. B.

(Traduit librement du « Gemeindeflatt », journal de la paroisse réformée allemande).

